**La Shoah en héritage**

Les descendants de rescapés des camps nazis ont, eux aussi, intégré l’horreur de la déportation. Même si elle n’a pas été exprimée verbalement. De Sam Braun, 77 ans, à sa petite-fille Charlotte, 15 ans, histoire d’une transmission.

[Olivia Benhamou](http://www.psychologies.com/Auteurs/Benhamou-Olivia)

**A voir :**
***Les Enfants de Sam*** de Pascal Magontier.
Un documentaire de cinquante-deux minutes sur Sam Braun et sa famille (Bleu Krystal Media, 2002.
Renseignements au 01.53.34.15.90).

Plus de soixante ans après la "libération" des camps d’extermination, la Shoah continue de faire souffrir. Fragilisés, les descendants de rescapés ont intégré la douleur des parents, exprimée ou gardée sous silence. Et ils sont eux aussi victimes du "syndrome du survivant". Identifié dans les années 1960 par le psychanalyste américain William Guglielmo Niederland, ce syndrome exprime la culpabilité d’avoir survécu quand tant d’autres ont été assassinés. Il se manifeste par une série de maux caractéristiques : anxiété, troubles cognitifs, de la mémoire, état dépressif chronique, tendance à l’isolement, au retrait et au renfermement mélancolique, altération de l’identité personnelle, affections psychosomatiques…

Nathalie Zajde est psychologue clinicienne et ethnopsychiatre, auteur d’Enfants de survivants, l’une des études les plus remarquables sur l’héritage traumatique de la Shoah (Odile Jacob, 1995). Comment comprendre, s’interroge-t-elle, que les enfants des rescapés fassent les mêmes rêves et présentent les mêmes symptômes que leurs parents alors que ceux-ci, bien souvent, ont gardé le silence sur ce qu’ils avaient vécu ? Probablement parce que cette transmission s’effectue de manière inconsciente, à l’insu même des protagonistes, autrement que par des mots. Une transmission qui passe à travers les paroles et les gestes apparemment anodins de la vie quotidienne.

Pour la psychanalyste israélienne Dina Wardi (**1**), les enfants des survivants remplissent une fonction de « memorial candles », de « bougies commémoratives ». Ils incarnent la victoire des rescapés sur leurs bourreaux nazis, et la mémoire des disparus dont ils portent souvent le prénom. Un statut d’autant plus pesant que leur propre image est confrontée en permanence au souvenir des morts, dont ils représentent en quelque sorte la mémoire vivante. Toute leur vie, ils cherchent à égaler la figure de l’ancêtre qu’ils font revivre à leur manière, pour consoler leurs parents. Cet investissement affectif pourrait expliquer le sentiment de responsabilité et de culpabilité envahissant qu’éprouvent certains enfants à l’égard de leurs parents rescapés.

Face à ces difficultés, chacun réagit en fonction de ses possibilités pour construire son identité, se désolidariser de la souffrance de ses parents, et se réapproprier une culture juive fondée sur du contenu et non sur un vide morbide. Un livre, une thérapie de groupe, un travail psychanalytique… La deuxième génération doit faire face, comme elle peut, à la double injonction de ses parents : « N’oublie pas et sois heureux. »

***1****- Fondatrice d’Amcha, association israélienne d’aide aux survivants de l’Holocauste et à la deuxième génération, et auteur de Memorial Candles, Children of the Holocaust, une étude sur l’investissement psychique des rescapés de la Shoah sur leurs enfants, Routledge, 1992).*

**Témoignages**

« Je suis devenu l’enfant de mes enfants »

**Sam, rescapé d’Auschwitz, va depuis 20 ans dans les écoles pour raconter la Soah. Mais il a gardé le silence avec Françoise, sa fille aînée et avec Malka, qui elle, en a tiré de la force.**
**Sam Braun, 77 ans. Déporté à Auschwitz en 1943 avec ses parents et sa petite sœur, il est le seul à en être revenu.**
Je n’ai jamais parlé à mes enfants parce que, bêtement, j’ai refusé de les impliquer dans mon destin. Je ne me rendais pas compte que mon destin, c’était le leur. Je ne voulais pas qu’ils souffrent de mon histoire. Et j’avais bien tort. Même si je ne leur ai rien dit, ils ont perçu toutes mes angoisses. Ils sont d’ailleurs tous très anxieux, quelque part ils ne sont pas bien dans leurs pompes. En psychanalyse, on dit que les enfants doivent “tuer le père” pour devenir eux-mêmes adultes. Est-ce que des enfants de rescapés, nés après la guerre, peuvent “tuer le père” sans s’identifier eux-mêmes au bourreau qui a failli le tuer vraiment, le père ? C’est une sacrée question.

Ce qui est sûr, c’est que, curieusement, je suis devenu l’enfant de mes quatre enfants. Ils s’inquiètent pour moi comme s’ils étaient devenus mes parents. C’est confortable sous certains aspects, irritant sous d’autres. Par exemple, ils ne me disent jamais quand ils ne vont pas bien. Ils le disent à leur mère, mais pas à moi. Parce qu’ils veulent me préserver absolument.

“Je n’ai rien dit à mes enfants, je me suis simplement contenté de vivre en espérant qu’ils me regardent”, a dit quelqu’un dont j’ai oublié le nom. Il y a une façon de transmettre qui est dans l’attitude, dans la prise de position, non pas politique mais humaniste, dans le comportement de tous les jours. Concevoir l’autre comme l’un des maillons de cette immense chaîne humaine, ne pas être indifférent devant les événements du monde, ça, je crois l’avoir transmis à mes enfants. En revanche, l’explication anecdotique – comment était Auschwitz, ce que l’on m’a fait –, je ne veux pas en parler. C’est ce que disait Sartre : “On ne te demande pas ce qu’on t’a fait, mais ce que tu as fait avec ce qu’on t’a fait.” Non, on ne nous demande pas de raconter par le menu ce que l’on nous a fait à Auschwitz. D’abord, je serais incapable de le faire, parce que l’on ne me croirait pas. Et si l’on devait me croire, j’y mettrais tellement de ma propre émotion, de mon propre ressenti, que ça perdrait toute valeur historique.

Nous, témoins, sommes là pour expliquer ce que sont les génocides, ce qu’a été la Shoah. C’est ce que je fais en allant dans les écoles depuis vingt ans. Ne pas oublier, ce n’est pas faire en sorte que l’on vive en permanence avec tous ces morts qui se sont accumulés là-bas. Ne pas oublier, c’est se dire une seule chose : l’homme est tout à la fois ombre et lumière. Nous avons tous en nous et l’ombre, et la lumière. Nous avons tous en nous la possibilité d’être un jour un SS si nous nous laissons aller, et bien présomptueux est celui qui dit : “Moi, jamais.” Et puis on a aussi la possibilité d’être lumineux. Mon rôle consiste à faire prendre conscience de cela aux enfants que je rencontre. Il m’est beaucoup plus facile de leur parler à eux parce que je ne les connais pas.

En 1995, j’ai décidé qu’avant de mourir il me faudrait aller là où mes parents et ma petite sœur sont morts. Trois de mes enfants et mon épouse m’ont accompagné. Pendant tout l’après-midi qu’a duré ce pèlerinage, je n’ai pas dit un mot, je ne faisais que pleurer. Mais cela a fait du bien à mes enfants, car je crois qu’à Auschwitz les pierres et le vent racontent l’histoire. Il suffit d’être attentif, d’écouter, on entend tout, on comprend tout. Je crois que ce jour-là, mes enfants ont tout compris. »

« La force du non-dit est d’une telle violence »

**Françoise, 47 ans, sa fille aînée.**

« L’histoire de papa a toujours été omniprésente sans qu’on l’ait jamais évoquée en direct. C’est curieux, nous connaissions son passé sans rien en savoir de précis, et nous nous sommes tous construits sur ce silence. Papa a voulu nous protéger, mais on peut dire que c’est raté : la force du non-dit est d’une telle violence… Certaines de mes angoisses viennent probablement de là, ma peur du gaz, du feu, ma difficulté à me séparer, notamment de mes filles. J’ai toujours besoin de savoir où elles se trouvent au cas où elles disparaîtraient.

Par ailleurs, mes frères, ma sœur et moi avons développé un sens très aigu de la famille, probablement parce que nous avons voulu recréer pour papa un prolongement de ce qu’il avait connu enfant. Je pense aussi que si je n’ai pas fait de crise d’adolescence, c’est pour l’épargner. Tous les reproches que j’aurais pu lui faire, je les ai gardés pour moi. Car très tôt, je me suis sentie comme étant la mère de mon père.

Quand je pense à papa, c’est son drame qui m’envahit. Je crois finalement que, pour moi, il a toujours 16 ans, l’âge qu’il avait lorsqu’il était à Auschwitz. L’âge qu’ont aujourd’hui mes filles. Et ce qui m’est insupportable, c’est de l’imaginer à cet âge-là, dans un état de dénuement et de souffrance extrêmes. Je n’ai pas pu faire le voyage à Auschwitz, je n’avais pas envie de vivre cette douleur, je ne m’en sentais pas la force. J’ai un mal fou à en parler, y compris à mes filles. Je suis encore trop à vif. Mais j’aimerais qu’elles transmettent cette histoire. Et je pense qu’elles le pourront, car la douleur s’atténue au fil des générations. »

« J’ai un besoin effréné de vérité »

**Malka, 39 ans, sa fille cadette.**

« Je porte le prénom de ma grand-mère paternelle, qui a été déportée et tuée à Auschwitz. Petite, je n’ai cessé de questionner mon père sur sa vie avec ses parents. J’ai même éprouvé le besoin, après le voyage à Auschwitz, d’aller à Clermont-Ferrand, dans l’appartement où ils avaient vécu ensemble avant la déportation. J’étais submergée par mon émotion. C’était comme si, tout à coup, je me rapprochais d’eux. Cette envie de réunir tous les membres de la famille, ce besoin que j’ai en permanence d’appeler les uns et les autres, vient certainement de là. Lors du voyage à Auschwitz, le frère de mon père était là, et j’avais envie qu’ils se tiennent côte à côte, qu’ils soient proches l’un de l’autre.

Je me demande souvent quel homme aurait été papa s’il n’avait pas vécu ça. Un homme bon, c’est certain. Mais aujourd’hui, c’est un homme d’une bonté hors du commun, qui nous a appris à aimer les gens et à dédramatiser. Il m’a appris à être forte. Il n’a pas eu besoin de nous parler parce que nous avons cette histoire dans nos gènes.

Pendant des années, je ne me suis pas donné le droit d’être heureuse, et cela se traduisait dans mes relations affectives : les garçons me faisaient beaucoup pleurer. Je me mettais dans une relation de victime face à son bourreau. J’ai plus de vingt ans de thérapie derrière moi. Je suis toujours de bonne humeur, j’ai un appétit immodéré de la vie, j’aime partager, et j’ai une soif d’authenticité. Du non-dit avec lequel j’ai grandi, je suis passée à une quête effrénée de vérité, j’ai besoin de tout exprimer, de tout dire, et si papa part demain, je serai en paix. Parce que je lui dis tout le temps que je l’aime. »

« Son histoire, c’est une incroyable richesse »

**Charlotte, 15 ans, fille de Françoise, sa petite-fille.**

« J’aimerais tout savoir de ce qu’il a vécu, comment il a fait pour survivre à ça, mais je ne sais pas comment le lui demander, je n’ai pas envie de lui faire revivre son passé. Parfois, lorsque l’on est tous les deux, il me dit quelques mots. Un jour, on avait pris du hachis parmentier au restaurant, et il m’avait dit : “Il n’est pas aussi bon que celui de ma mère.” Mais comment il peut s’en souvenir ? Un jour aussi, il m’a dit que je ressemblais à sa mère, et ça m’a fait très plaisir. Il va venir dans mon collège faire une conférence. J’attends ça avec impatience. Je ne sais pas si j’aurai le courage de lui poser les questions qui me préoccupent ou si je demanderai à une copine de les poser pour moi. Ce que j’appréhende aussi, c’est la réaction des copains. Je ne supporterais pas qu’ils fassent une seule critique, je serais obligée d’intervenir.

Normalement, au moment de l’adolescence, on a plutôt envie de s’éloigner de sa famille. Moi, pas du tout, je suis très fière de mon grand-père et je tiens énormément à lui. Et j’ai très peur qu’il meure. Plus tard, je parlerai de lui à mes enfants. Car son histoire, cette histoire, ce n’est pas un poids. Au contraire, c’est une incroyable richesse. » z